Sken&graphie

Coulisses des arts du spectacle et des scènes émergentes

4 | Automne 2016
Médée à l'opéra

Entretien avec Guillaume Dujardin, directeur du « Festival de caves »

Propos recueillis par David Ball

Guillaume Dujardin et David Ball

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1324>

DOI : 10.4000/skenographie.1324

ISSN : 2553-1875

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

ISBN : 978-2-84867-584-8

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Guillaume Dujardin et David Ball, « Entretien avec Guillaume Dujardin, directeur du « Festival de caves » », *Sken&graphie* [En ligne], 4 | Automne 2016, mis en ligne le 05 juillet 2017, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1324> ; DOI : 10.4000/skenographie.1324

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Presses universitaires de Franche-Comté

Entretien avec Guillaume Dujardin, directeur du « Festival de caves »

Propos recueillis par David Ball

Guillaume Dujardin et David Ball

NOTE DE L'ÉDITEUR

Après cinq ans au Centre Dramatique National de Besançon sous la direction de Michel Dubois, Guillaume Dujardin a fondé sa propre compagnie théâtrale, Mala Noche et, quatre ans plus tard, a organisé son premier Festival de caves. Il a aujourd'hui une grande variété d'activités au sein du monde théâtral franc-comtois. Nous allons ici nous intéresser à sa direction du Festival de caves, initiative remarquable et originale, basée à Besançon mais au rayonnement aujourd'hui national avec plus de quatre-vingts communes en France et en Suisse et qui a fêté ses dix ans d'existence en 2016.

Comment le *Festival de caves* a-t-il commencé ?

C'était une commande du Musée de la Résistance, en 2005, pour célébrer – même si le mot célébrer semble un peu étrange – les soixante ans de la libération des camps. Et comme j'avais déjà travaillé sur le sujet au Centre Dramatique National de Besançon, le Musée m'a proposé assez naturellement de travailler dessus. Nous avons inventé un spectacle qui s'appelle *Le Journal de Klemperer*, un texte qui parle de la vie quotidienne sous Hitler. Nous avons joué le spectacle pour la première fois dans la cave de la Préfecture à Besançon, et toute la dramaturgie du spectacle – le rendez-vous en ville, l'aspect secret, emmener les gens à pied sans qu'ils sachent où ils vont, une forme d'écoute – tout cela a été un projet passionnant, et nous a donné l'envie d'inventer un Festival de théâtre dans des caves. Le Festival de 2006 proposait quatre spectacles, je crois, en quinze jours. Aujourd'hui il y a trente spectacles pour trois cents représentations dans quatre-vingts villes.

Quels sont les facteurs qui ont favorisé son succès aux niveaux local et national ?

Je ne sais pas ! Rien n'était prévu mais il y avait quand même la chance de travailler avec de très bons comédiens. Il le faut d'ailleurs, parce que, avec les spectateurs si proches, cela ne pardonne pas. Un autre enjeu également était le fait de proposer la même chose à la campagne qu'à la ville. J'en ai ras-le-bol du mépris de la campagne. De toute façon, il y a beaucoup de citadins qui vivent à la campagne. Proposer une petite pièce de Molière à la campagne et quelque chose de contemporain en ville n'est plus possible. Intervenant de plus le facteur personnel et intime parce que les gens nous ont accueillis chez eux. La simplicité de la rencontre. Et puis la proximité. Dans des caves, il est difficile d'être un consommateur de la culture. C'est un peu comme le plaisir de se trouver tout seul dans un musée de province face-à-face avec un Mantegna ou avec un Monet. On a le temps de regarder. Il n'y a pas de téléphones portables – le réseau ne passant pas dans les caves –, il n'y a pas de groupes scolaires. Ça crée une écoute différente et nous donne la possibilité de faire des choses plus difficiles, et aux gens, à dix-neuf personnes, la possibilité d'écouter. Ils ne vont pas dans une cathédrale culturelle. Ils viennent juste pour écouter un texte, voir des acteurs. C'est une autre façon d'aller au théâtre.

Comment cet événement national est-il structuré et organisé aujourd'hui ?

La base du Festival, ce sont les comédiens, une dizaine, qui sont engagés pour la durée des événements. Nous invitons des metteurs en scène à travailler avec nos comédiens et ensemble nous créons un spectacle. Puis, partout en France, dans les villes, les villages ou chez des particuliers, ce sont nos créations qui sont accueillies dans les caves. Chaque cas est différent : à Orléans c'est un architecte, à Paris un particulier, à Amiens et à Neuchâtel c'est un théâtre, à Bordeaux et à Aix-en-Provence c'est une compagnie, à Montpellier c'est une comédienne. On a besoin de très peu de choses techniques. Tout part de Besançon et rayonne à partir de là. Nous sommes accompagnés financièrement bien sûr par beaucoup de partenaires (État, Région, Département, Ville, Grand Besançon...). Les comédiens sont des salariés du Festival, et les metteurs invités sont financés par leurs propres compagnies. Nous coproduisons le spectacle, qui appartiendra, après le Festival, à la compagnie invitée.

Un spectacle typique du *Festival de caves* est un monologue tiré d'un livre, la prestation par un seul acteur qui se rapproche davantage de la lecture ou de la conférence que de la pièce de théâtre au sens strict. Est-ce néanmoins une expérience pleinement théâtrale ?

Je ne suis pas d'accord avec ce que tu dis. Cette année par exemple, il y a plus de dialogues que de monologues. Il n'y a qu'un seul spectacle en forme de lecture et c'est celui de Klemperer. Tous les autres sont des incarnations. Aujourd'hui les incarnations l'emportent largement sur les narrations. En plus, cette année les pièces de théâtre sont plus nombreuses que les spectacles tirés des romans. Mais ça dépend des années. Dans une cave, trois acteurs, c'est le maximum !

Une spécificité du Festival est l'absence d'un processus systématique de sélection. Les propositions des metteurs en scène sont acceptées telles quelles. Comment expliques-tu une telle absence de contrôle ?

D'abord je constate que dans les théâtres où il y a de la sélection, il y a quand même de mauvais spectacles. Qui a le droit de sélectionner ? Quel est ce métier de sélectionneur ? Les structures de sélection ont si souvent tort : le prix Goncourt, le Salon des refusés. J'ai tendance à croire que plus je laisse de la liberté aux metteurs en scène et aux comédiens, plus ils peuvent faire travailler leur imaginaire. Dans les contraintes,

évidemment, que les lieux imposent. Ce qui permet d'avoir le Festival le plus foisonnant possible. Mon goût à moi n'a aucun intérêt.

Dans ta vie à toi d'homme du théâtre tu as, je le sais, une grande variété de rôles : directeur de la compagnie *Mala Noche* et du *Festival de caves*, metteur en scène, surtout aux *Nuits de Joux* en été, enseignant universitaire, animateur de stages et j'en passe. Comment arrives-tu à faire rimer toutes ces activités différentes ?

C'est effectivement un problème. Je suis très bien entouré. Autant que possible, je garde mes matinées libres pour lire, réfléchir, chercher. Et ce qui est une vraie facilité pour moi, c'est que je travaille vite. J'ai une capacité de concentration, un esprit qui va vite, je suis fait comme ça !

Enfin, comment vois-tu l'avenir, du Festival d'abord et puis de ta propre carrière au théâtre ?

L'avenir du Festival, je ne le connais pas. Il faut veiller à rester comme nous sommes. J'adore cette idée de travailler avec les mêmes personnes depuis dix ans. Ça me plaît beaucoup, cette fidélité des comédiens. Laissons la vie décider pour nous. Gardons cet esprit. J'aime beaucoup ce mot de Howard Barker : « Nous sommes payés pour imaginer ». Le théâtre ne sert à rien si ce n'est à proposer de l'imagination ! C'est du superflu et en même temps c'est essentiel. À titre personnel, j'ai très envie de mettre en scène une des dernières pièces de Howard Barker qu'il vient de m'envoyer...